L’esprit de clocher a-t-il dit son dernier mot ?

Il est des expressions que l’on a en tête depuis l’enfance, au détour d’un article ou d’une conversation, sans forcément leur accorder un enjeu majeur.

Elles sont familières, presque anodines, et on a l’idée que leur sens coule de source, qu’elles ne présentent pas de difficultés sémantiques ou de malentendus.

La méprise n’est pas loin car tous les mots ont une histoire et sont travaillés et brassés par des contextes, des origines, des finalités précises.

Il en va ainsi de “ l’esprit de clocher “ qui est une formule, à y regarder de près,qui est bien plus polysémique qu’on ne le suppose au premier abord.

Vous allez en convenir, et d’abord la toucher du doigt, car elle ne se laisse pas aussi facilement appréhender, elle nous donne bien du fil à retordre.

Sur les traces de l’histoire et du sens de l’esprit de clocher

Chacun, et notamment dans le monde sportif, a la formule à l’oreille. Il en identifie facilement les racines, l’essence et la filiation. Celle de la France millénaire aux mille clochers et aux mille paroisses, qui rythmaient et structuraient la vie individuelle et collective,du berceau à la tombe.

Un maillage qui a bien résisté aux coups de butoirs de l’exode rural, au déploiement du progrès scientifique, du chemin de fer, de la voiture et de l’avion comme au recul de la pratique religieuse. Au point de constituer jusqu’à aujourd’hui le maillage dense et vivant du football des villages .

Si on pouvait s’en tenir là, tout serait limpide. Les uns déplorant la disparition de l’esprit de clocher et les autres se réjouissant de son dépassement. Et le tour serait joué.

Mais il n’en va pas tout à fait ainsi, et nous sommes loin d’être au bout de nos peines, dans notre quête de l’archéologie de son sens.

En repérant la date de l’émergence de la formule dans l’histoire, on fait reculer son opacité et on en éclaire le sens et l’usage polysémique de manière décisive.

Tout porte en effet à croire - que sous réserve d’une recherche plus approfondie- l’expression a pris son envol dans la 2° moitié du 19°siècle dans l’acception qui en est faite, hier comme aujourd’hui, dans la langue française.

Son émergence, qui est contemporaine des bouleversements économiques, sociaux et culturels de la France du 19° siècle, est fondée sur une double résistance : l’une à la normalisation linguistique (le français qui supplante les “ parlers locaux “) et l’autre à

l'industrialisation et l'exode rural qui viennent percuter l'équilibre des villages et des campagnes.

- Saussure, dans son Cours de linguistique générale, nous met très opportunément sur la voie : " c'est par l'esprit de clocher qu'une communauté linguistique reste fidèle aux traditions qui se sont développées en son sein. Ces habitudes sont les premières que chaque individu contracte dans son enfance".

- Eugen Weber dans son grand livre " la fin des terroirs" fait de l'esprit de clocher l'enjeu majeur de la pérennité de l'être profond et de l'identité collective des villages.

Du coup, on voit bien que l'esprit de clocher dans son acception populaire n'est pas une survivance mais une lutte pour la pluralité et pour la vie. En revanche, il n'en va pas de même de l'autre côté du miroir - celui de l'Etat et de la pensée française - où il est voué aux gémonies, à l'enfer régionaliste. Et tout devient soudain beaucoup plus clair.

On comprend d'où vient l'authentique schizophrénie que l'on observe dans tous les dictionnaires: " l'esprit de clocher c'est l'attachement à l'endroit où l'on vit, au cercle des personnes que l'on fréquente ". Définition à laquelle tout le monde peut souscrire sans connotation stigmatisante. Mais elle est toujours assignée à la fermeture, à l'étroitesse ou au chauvinisme

La définition du Larousse est encore plus parlante et piégée: " attachement étroit au petit cercle où l'on vit ". Et la descente aux enfers se poursuit avec l'expression " querelles de clocher, qui opposent souvent pour peu de choses les gens d'un même pays ". Ce qui est existentiel devient " peu de choses " et la France a été durablement marquée au fer rouge de la verticalité (dont la limitation de vitesse à 80 km à l'heure est l'un des derniers avatars).

Du coup, l'esprit de clocher - tout autant dans le sillage de l'unitarisme Louis 14 ième que jacobin - est toujours péjoratif et condescendant.

Ce n'est jamais le cas dans l'usage populaire qui en est fait par les acteurs de la vie des villages. Et tout est ainsi à front renversé.

De la réalité de l'esprit de clocher

Le football, comme toute activité, est le miroir de son temps et de son lieu. Le temps évoqué ici, c'est plus particulièrement celui qui va de 1950 à 1980. L'espace considéré ce sont les villages du Tarn et Garonne où le football est ou était roi. Mais on trouverait bien des parentés avec les quartiers ouvriers des villes et bien des similitudes avec toutes les régions du pays.

Le football de cette période s'inscrit, chacun le sait, dans un paysage communal fort différent de celui d'aujourd'hui sans pour autant lui être étranger(ce qui serait faire un contre sens mais aussi se défausser à bon compte du présent).

Dessiner le paysage communal d'autrefois, qui est la toile de fond dans laquelle s'inscrit le football, mériterait un long développement. En voici seulement quelques données clés que l'on retrouve partout et qui nous aident à y voir plus clair dans notre mise en perspective.

L'esprit de clocher n'est rien d'autre que la déclinaison de la force du sentiment d'appartenance. Les deux termes traduisent une même réalité.

Ce sont les liens infinis que l'on partage toute une vie durant à l'école, à la forge, au café, dans les fêtes, à l'atelier ou au champ, sur la place et dans la rue, sur le terrain, au quotidien. L'unité de lieu, de temps et de liens est à l'évidence une carte maîtresse qui sédimente l'être collectif qu'est la commune.

Une unité morale, une famille avec des codes partagés qui viennent de l'histoire sans pour autant la mettre à l'abri - ce que l'on occulte trop facilement - des déchirements.

La surface de contact avec le lieu est si prégnante que des générations de footballeurs ont eu loisir de jouer en continu sur la place du village. Point besoin d'école de football instituée, elle est spontanée .

C'est à n'en pas douter, un arrière plan et un levier favorable pour mettre en mouvement un projet ou une aventure.

Jean Bernard Magné en témoigne pour Saint Sardos :" c'était une évidence et une réalité que tous les garçons de la commune jouent au football. Nous avons énormément travaillé la technique et l'adresse contre le mur de la place. On envoyait la balle dans le mur et il fallait la reprendre au deuxième rebond sous peine d'être éliminés. Nous avons cassé plusieurs lettres de l'enseigne du Foyer Rural et c'est pourquoi elle a été grillagée ! C'était le prix à payer pour avoir une grande équipe ! ".

Comme un chèque en blanc à tous les possibles. A tous les bonheurs et les rêves que l'on caresse et que l'on cultive pour porter haut les couleurs de sa commune. Le sport est le ou l'un des moteurs de l'identité qui est toujours une construction. Elle ne tombe pas du ciel ni ne jaillit pas du sol comme une source.

L'exode rural avait frappé sans pour autant dévitaliser le tissu économique et social. Encore moins l'appartenance.

On participait à une activité par le seul fait que l'on était du village . Le dedans avait le dessus sur le dehors. On " collait au village " selon la belle formule d'Amédée Bessou.

Des données favorables de stabilité, d'unité que l'on attribue à l'esprit de clocher ne font pas tout, loin s'en faut.

La preuve indiscutable, et sur laquelle on met couramment un voile, en est que - malgré l'esprit de clocher - le football végétait dans la majorité des villages. Pendant qu'il brillait de mille feux à Savenès, Cazes-Mondenard, Saint Sardos, Lafrançaise ou Meauzac, il restait dans l'anonymat partout ailleurs.

Et de sa bonne lecture

L'expression " l'esprit de clocher " m'a toujours marquée par son caractère polysémique mais j'en percevais mal la racine.

J'ai remarqué, et cela m'a toujours interloqué, que l'on convoque le concept quand tout va mal, quand l'équipe est menacée de relégation " ils n'ont plus l'esprit de clocher". Jamais ou très rarement, sauf à être démenti, quand " elle tourne bien". On loue alors la qualité du jeu, la solidarité, l'engagement, les performances et l'enthousiasme des joueurs qui " mouillent le maillot".

Et c'est probablement la quête de son sens plus millimétré , dans le domaine du sport , qui est la raison d'être de cette réflexion . Qui se veut encore qu'une première et prudente ébauche.

Pour se protéger d'un usage incantatoire, de l'idéalisation du passé et des anachronismes, il importe de ne pas en rester à la surface.

Par la grâce de la rencontre avec Denis Aveillé de Savenès (voir entretien dans la publication) et de François Bellandi de Meauzac, j'ai la conviction d'avoir fait un pas décisif pour appréhender au plus près une formule qui ne se laisse pas facilement apprivoiser.

Et il n'est pas indifférent de préciser que ni l'un ni l'autre, qui étaient dans leur 20 ans au tournant des années 1960, n'aient utilisé l'expression, dans l'entretien, qu'à la faveur de questions posées sur le sens qu'ils lui donnaient. La formule était explicite, sous- jacente et centrale dans leur témoignage mais est toujours restée à l'arrière- plan.

Je retiens deux données clés de leur témoignage : d'une part les formes de la connexion (pour ne pas dire de la fusion) entre le football et le village. Et de l'autre, l'évidence que l'esprit de clocher ne jaillit pas naturellement comme une source.

- La connexion ou fusion entre le club et le village

C'est à Meauzac, le club des " briquetiers", que l'on touche du doigt de manière la plus spectaculaire et exceptionnelle la force de l'esprit de clocher. La communion entre l'équipe et le village, les joueurs et les supporters.

La faconde éblouissante de François Bellandi lui donne encore plus d'âme et de relief: " quand on jouait une finale de la Coupe du Tarn et Garonne, il ne restait que les cochons et les dindons à Meauzac ! Tout le village poussait derrière l'équipe et les supporters faisaient souvent pencher la balance à domicile comme à l'extérieur. Les vieilles (sic) étaient acharnées ; elles ne connaissaient rien au football. Elles ne retenaient qu'une chose, le ballon qui rentrait au fond des filets ! ".

Jacques Laborie (qui a reçu 5 fois dans ses mains la Coupe du

Tarn et Garonne en temps que capitaine) complète de manière saisissante la culture meauzacaise du football et de l'identité : "la coupe du Tarn et Garonne, c'était à Meauzac, comme la fête du village. En coupe, nous étions quasiment imbattables. Le championnat permettait de préparer la Coupe ! En 1971 les joueurs ont décidé de ne pas monter en Ligue pour tenter de gagner la coupe une troisième fois d'affilée. Ce qui a été fait".

Une accroche de mémoire de François Bellandi va encore plus loin " Lors de la finale perdue contre Saint Nicolas de la Grave en 1958, il y avait des drapeaux noirs sur cinquante mètres à l'entrée du village quand nous sommes revenus à Meauzac ! Nous sommes passés discrètement au café et vite rentrés à la maison. Et le lendemain, en allant au travail en solex, on ne s'arrêtait pas quand on croisait quelqu'un dans le village ! ".

Comme si le village était en deuil. Dans une analogie avec les mythes grecs (et notamment celui de Thésée) qui dit le sacré anthropologique que contient toute communauté humaine. Loin de la notion actuelle indéterminée et surplombante de territoire qui ne parle à personne et que personne ne revendique.

Denis Aveillé dit la même chose pour Savenès (avec peut être un peu de folie en moins) : " le public connaît tous les joueurs, ce sont presque leurs enfants. c'est une famille entière qui joue". De sorte que l'esprit de clocher c'est peut être au fond tout simplement - pour ne pas dire exclusivement - lorsque l'équipe et le village ne font qu'un.

Dans ces conditions, on comprend aisément que quitter le club était rompre un pacte sacré et posait un terrible cas de conscience. D'où la stabilité des effectifs , la fidélité au maillot et la cohésion comme clé de voûte de l'édifice et de la progression de l'équipe

On pourrait croire dès lors que l'affaire est entendue sur la magie supposée et le principe actif de l'esprit de clocher. Il n'en est rien et nous allons tenter de le démontrer.

- L'esprit de clocher ne jaillit pas de la terre comme une source

Il a fallu d'abord semer la première graine du ballon rond. Tout part de l'acte fondateur de quelques pionniers avant ou après la deuxième guerre mondiale. Et ce fut souvent le rôle des instituteurs comme M. Pauthe à Saint Sardos, Couderc à Savenès ou Irissou à Meauzac . Leur impulsion lointaine dessine encore, en 2019, pour une large part, la carte du football dans le département.

Et plus encore, l'enracinement de la culture et de la passion pour le football. Tout le monde n'est pas logé à la même enseigne même si bien des clubs ont rattrapé leur retard à l'allumage. De sa jeunesse à Larrazet, Pierrot Cayrou disait :" quand on voyait un ballon rond, on tapait un drop ". Alors que Denis Aveillé souligne qu'à Savenès "un ballon de rugby était une étrangeté ".

Puis, partout, il a fallu composer avec le réel.

A ce titre, l'amplitude et l'antériorité de l'ouverture sur l'extérieur

est bien plus marquée qu'on veut bien le dire. Elle est même bien souvent décisive pour aller de l'avant et tutoyer les étoiles. Comme à Cazes qui a remporté deux fois la Coupe du Midi. Ou à Saint Sardos, l'un des plus petits villages de France, à accéder à la Division d'honneur et à rivaliser avec les plus grandes villes de notre région. Ne parlons pas de Lexos, Reyniès ou Lafrançaise qui attiraient quelques-uns des meilleurs joueurs de la région.

Dans bien des cas de multiples joueurs venus de l'extérieur ont fait le bonheur des clubs et y ont trouvé leur propre bonheur.

Entre les liens du sol et les liens du cœur, il faut trouver la bonne alchimie et on y arrive le plus souvent. C'est Pierrot Sales (cheville ouvrière du club depuis 60 ans) qui nous le dit le mieux pour ce fief et ce fleuron du football des villages qu'est le Cazes Olympique.

Dans un article paru dans La Dépêche du Midi le 4 septembre 1980, il écrit:" il est anormal qu'aux entraînements ce soient les joueurs étrangers à la commune qui soient les plus assidus. Les Cazéens y brillent souvent par leur absence et ils s'étonnent, au moment de la formation des équipes, de ne pas figurer sur la feuille de match. S'ils veulent honorer les couleurs de leur club, qu'ils apportent un minimum de sérieux. Les qualités innées c'est bien, mais les développer par un travail assidu, c'est beaucoup mieux".

Voilà un petit coup de canif à l'esprit de clocher ou plutôt, une manière de tenter de le réactiver .

Près de 40 ans plus tard, Pierrot Sales nous confie " je me souviens d'avoir écrit cet article à une période ou il fallait resserrer les boulons car l'on nous reprochait de faire venir trop de joueurs de l'extérieur. Les locaux qui étaient nombreux, et également bons joueurs, devenaient paresseux ".

Tout est donc relatif. L'appartenance n'est donc pas la mère de toutes les vertus. Ni la seule clé de ce qu'apporte un joueur sur le terrain.

Ce qui incline à souscrire à l'énoncé de Félix Castan :" on n'est pas le produit d'un sol mais de l'action que l'on y mène". L'identité n'étant pas une donnée mais une construction des hommes.

Mais cela n'épuise pas pour autant la question. Car tout est fonction du contexte de chaque club, de chaque période et des hommes qui sont à la tête du navire.

Il importe plus que tout de comprendre et de restituer finement - et c'est loin d'être aisé - les ressorts profonds et l'imaginaire de ceux qui se vouent corps et âme à leur club, à leur village une vie durant.

Dans cette quête, c'est bien Denis Aveillé de Savenès, aujourd'hui âgé de 82 ans, qui nous a mis le mieux sur la voie de l'appréhension de l'esprit de clocher.

Je savais depuis mon enfance que Denis était un très grand joueur. J'ai appris qu'il était également un formidable catalyseur des énergies sur, et tout autant, en dehors du terrain. Fédérer, aiguillonner, organiser, encourager, donner l'exemple pour ne pas dire son corps à son club et même recruter. Rien ne se passe si on ne laboure pas le

sol, rien n'advient spontanément, esprit de clocher ou pas. Il ne jaillit pas du sol comme une source contrairement à une croyance tenace.

Soyons plus précis. Il y a ceux qui endossent un maillot, tapent dans un ballon et partagent les valeurs et les joies de la camaraderie. Mais d'autres montent d'une marche voire de plusieurs quand ils prennent sous leur aile l'identité de leur village à travers le football.

Construire le plus beau football, rivaliser avec les meilleurs, fédérer tout un village qui communie avec son équipe. Ce qu'exprime si fidèlement une phrase de la chronique d'hommage à Pierrot Serres :" le rayonnement de ce club était tel qu'il permettait à lui seul d'identifier Savenès ".

Je vois dans cet élan créateur, depuis son village, bien des parentés avec le message de la chanson de Claude Sicre (fondateur, parolier et chanteur du groupe toulousain les Fabulous Trobadors) " Ma ville est le plus beau park ":

" Ma ville est le plus beau park
Sa vie pleine d'attractions
Ta ville sera ce park
Si telle est ton ambition

Le paradis n'est pas l'ailleurs
Dont rêvent les voyageurs
Il n'est pas dans l'au-delà
Ni dans aucun autrefois
Le paradis n'est pas demain
Mais aujourd'hui entre tes mains
Il est là où tu mets la marque
De ta propre élévation
Là où tu construis ton park
Là où tu mènes ton action "

Félix Castan, de son côté en tire la leçon " qu'on n'est pas le produit d'un sol mais de l'action que l'on y mène ".

Formule audacieuse qui peut, dans un premier temps, couper le souffle à tous ceux dont le logiciel du seul enracinement est premier.

Il est plus explicite et concret en relevant que " l'identité n'est pas un acquis. On ne peut en parler comme si c'était des fossiles, des ammonites que l'on ramasse dans le sol. C'est quelque-chose que nous fabriquons, c'est du vivant. De quels actes est capable un groupe humain, en fonction de quoi et pourquoi".

Si à Cazes-Mondenard " le football est un patrimoine communal " selon les mots de Pierrot Sales, chacun convient qu'il n'était pas dans les gênes du village. Si le club est en Ligue depuis 1962 , c'est qu'il est bien le produit de la construction et de la passion des hommes.

Pour autant, le doute n'est pas levé sur la conviction, réelle ou supposée " qu'il n'y a plus d'esprit de clocher". D'où vient le doute que

l'on ne peut balayer, loin s'en faut , d'un revers de main et qui n'a pas fini d'occuper le devant de la scène.

Formulons une hypothèse.

Il est communément admis que le sentiment d'appartenance s'est amorti ou métamorphosé dans le village d'aujourd'hui (notamment dans la jeunesse). Dès lors qu'il est considéré comme moteur du désir d'être au monde, toutes les cartes paraissent rebattues.

Si l'appartenance est la source et le ressort de l'action et du rêve, c'est l'action qui est touchée au cœur voire tuée dans l'oeuf. A quoi on doit ajouter que la société du spectacle et l'invasion des écrans bouscule la frontière entre le réel et le virtuel, entre le rêve et le possible. Et plus encore les imaginaires.

C'est ce qui fait probablement dire à beaucoup " qu'il n'y a plus d'esprit de clocher ". Et cela n'est pas lié au pourcentage plus ou moins grand de joueurs du cru ou de l'extérieur qui est une donnée actée depuis très longtemps . Même si la question des affinités, des attentes et des codes plus ou moins partagés fait partie de la vie de tout groupe en tous temps et en tout lieu.

Les paradoxes sont partout et personne n'en est à l'abri. Il n'est pas rare que ceux-là même qui déplorent la disparition de l'esprit de clocher soient scotchés aux écrans de Canal Plus ou de Bein Sports le samedi soir ou le reste de la semaine.

Dès lors que le dehors prend le dessus ou percute le dedans, il va de soi qu'il faut trouver de nouveaux équilibres et forger de nouvelles clés de l'action (mais peut être d'abord de la juste appréhension de ce qui se joue) .

Il est à noter ici, et c'est utile pour ne pas perdre le fil de notre propos, que l'on en revient exactement à l'émergence de la notion d'esprit de clocher à la fin du 19 neuvième siècle. Une résistance à la normalisation.

Cette équation à plusieurs inconnues est posée mais non résolue. La question est ouverte et l'enjeu est de taille pour nous tous. Pour l'avenir du football des villages comme pour tout le reste de la sociabilité (fête locale comprise).

Reste que la volonté des hommes est toujours première. Ce sont les conditions de son exercice qui se transforment en permanence.

Certains font valoir, et on doit entendre leur objection, que c'est l'attachement à un sol, l'amour de son village qui est le ressort profond de l'esprit de clocher. Qui justifie à lui seul " l'action que l'on y mène". Est- ce l'oeuf qui fait la poule ou la poule qui fait l'oeuf ? La question n'est pas mineure. Y aurait-il une panne du désir d'être au monde ? ou une nouvelle façon de s'y inscrire ?

Si l'on suppose que le lien se distend entre la jeunesse et son village , entre le club et son environnement. Si l'implication des joueurs s'arrête aux limites de l'aire de jeu comme c'est probablement plus la cas en 2019 qu'en 1960, le doute s'installe dans les têtes des anciennes générations mais aussi des bénévoles.

Reste que la volonté des hommes est toujours première. Et c'est

ce qui, hier comme aujourd'hui, laisse ouvert, à nos yeux, tous les possibles.

La nouvelle configuration de l'interface entre un club et son environnement

Nous vivons dans un monde d'étoiles filantes, nous sommes tous des étoiles filantes. C'est l'âge de la mobilité, de la volatilité, souvent de l'évitement. Le temps de la commune, comme de la société, est devenu séquentiel et bien des formes du lien et de l'appartenance ont volé en éclats. La discontinuité est devenue la règle alors qu'elle était, il n'y a pas si longtemps, l'exception.

L'unité pétrifiante d'autrefois est bousculée et " la société liquide " chère à Zygmunt Bauman, est entrée dans nos vies et nos consciences. Les liens et les lieux se déplacent, se modifient, se réinventent. Le Sms s'est substitué à la place du village.

Mais les métamorphoses du lien et de l'appartenance ne condamnent en rien à la désaffiliation sans quoi il faudrait mettre partout la clé sous la porte. Et que l'on sache, il n'y pas moins d'équipes de football aujourd'hui qu'il y a 60 ans !

Le football amateur, notamment celui des villages, est un formidable miroir de notre temps. Pour la raison majeure qu'il réunit la jeunesse. Celle qui est sur le terrain mais tout autant celle qui gravite autour (les copains, les copines ainsi que les parents qui appartiennent aux jeunes générations). En quelque sorte le cercle actif et protecteur .

Il est non seulement la meilleure photographie du présent mais aussi un laboratoire des plus et des moins de l'identité en marche.

L'erreur de focale serait de ne lire qu'en lui-même un club de football en le détachant de l'environnement dans lequel il s'inscrit. Ce serait fausser complètement le regard et mettre sur le seul dos des responsables le fardeau de ce qui se distend ou se recompose.

Comme il est le ou l'un des postes avancés de l'interface entre le dedans et le dehors, il nous en dit long sur ce qui se joue sous nos yeux.

Quelques données affectent, de manière différentielle mais structurelle, tous les clubs. J'en retiens trois qui me semblent les plus marquantes mais il y en a bien d'autres.

- L'interface entre les clubs et les villages est fragilisée.

Le changement le plus spectaculaire, et qui interpelle le plus, ce sont les distances qui se creusent, avec une facilité déconcertante, avec son environnement. On se déconnecte très rapidement et on se reconnecte plus lentement et de manière sporadique au village.

La surface de contact qui était autrefois très compacte est devenue ténue. Cette ligne de faille touche tout le champ communal mais le football est frappé de plein fouet car il a l'angle d'ouverture le plus grand.

Les exemples fourmillent et les bénévoles sont confrontés tous les jours au délitement des formes courantes du lien qu'ils travaillent à retisser contre vents et marées.

La plupart des équipes évoluent - même en Ligue - devant un public clairsemé et le fait de jouer en nocturne n'y est pas pour grand chose (même si c'est sans doute une difficulté supplémentaire en hiver).

Quand on porte les calendriers dans les maisons, l'accueil est amical mais personne ou presque ne demande où en est et comment va le club. En dehors du cercle des acteurs et de leurs familles, on tend peu l'oreille aux résultats des équipes pas même pour l'équipe fanion. Mais faut-il encore trouver des médiateurs volontaires et chevronnés pour diffuser les calendriers, ce qui n'est pas aisé dans bien des communes.

Certains cas limites mais significatifs disent bien cette ligne de faille. A Larrazet, à la rentrée 2018, quelques mamans ne voyant plus de lumière au stade, en raison des travaux en cours, ont pensé qu'il n'y avait plus de football . Elles ont inscrit leurs enfants à l'école de football de Beaumont de Lomagne

A noter que les dirigeants du stade se sont promis de les ramener au bercail l'an prochain.

A Garganvillar, les dirigeants d'un club voisin ont fait distribuer par les instituteurs un papier à l'école communale. Son objectif était d'attirer les enfants vers leur école de football, ce qui est passé pratiquement inaperçu.

Dans notre monde de folle dispersion, la surface de contact s'est fragilisée. On est loin - même si cela est beaucoup moins généralisé qu'on ne le dit et parfois un peu idéalisé - de l'époque où le club et le village ne faisaient qu'un.

Contrairement à ce que l'on retient en général, la distance est probablement plus morale que géographique. Tout est dans le désir et dans rien d'autre.

C'est pourquoi l'entretien de la flamme repose plus que jamais, dans bien des clubs, sur la tradition et la transmission familiales. Et sur les parents qui ont des enfants qui jouent chez les grands comme chez les petits.

- "L'entre soi" gagne du terrain

Immanquablement, et comme jamais, la vie des clubs se circonscrit et s'arrête de plus en plus aux limites de l'aire de jeu. Le club house a remplacé le café ou la place du village.

Le club house devient le principal " lieu de vie " selon la formule consacrée. Julien Galey (Président du FC Brulhois) va plus loin:" le

club house doit être l'une des places du village. Il faut créer des liens qui fédèrent dans un club".

Dans le monde des étoiles filantes et de la volatilité, il joue un rôle central pour que l'on se rencontre au lieu de se croiser. Dans l'espace temps limité d'après les entraînements et les matchs, il génère tout à la fois un moment de décélération, de convivialité et de partage. Comme il est pratique (proche du terrain) et plus économique pour le budget du club que le café ou le restaurant, il fait consensus.

Il est tout à la fois très loin de l'univers de la forge du père de Denis Aveillé à Savenès, et finalement pas si différent, dans sa finalité fédératrice.

Il est l'exact reflet de notre temps, d'un autre âge du football mais surtout de la société. Comment trouver le bon équilibre du curseur entre la vie individuelle et la vie collective ?

Dans notre monde de la vitesse, on veut être partout à la fois. Mais le don d'ubiquité n'existe pas, même si la jeunesse d'aujourd'hui est formidablement experte en plasticité dans le jeu des multiples appartenances. S'affranchir des limites peut nous jouer de mauvais tours.

Bernard Labroue (Président de l'AS Maséenne) dit avec tendresse et amusement:"les joueurs d'aujourd'hui communiquent tellement entre eux par Sms toute la semaine qu'ils n'ont plus rien à se dire le dimanche".

Dans le même registre, il est désormais acté de jouer en nocturne le samedi soir. dans la plupart des clubs. Et on observe que de plus en plus de joueurs aimeraient jouer le vendredi soir pour libérer toute la plage du week end.

Dans le même temps, d'autres s'interrogent et verraient bien, comme Jules Tchimbakala (entraîneur de Meauzac), de couper la poire en deux : "jouer en nocturne à l'automne et au printemps et l'hiver le dimanche aprè -midi en espérant attirer les anciens et les mamans avec un bébé quand il y a un rayon de soleil'.

Dans certains clubs, comme à Meauzac , on compose subtilement avec le réel et la fascination des images du " village global". Les rencontres ont lieu le samedi à 18 H. De sorte qu'autour du buffet d'après match on regarde les matchs de Ligue 1 à la télévision dans le club house flambant neuf, édifié par les bénévoles du club avec l'aide de la mairie.

L'envers du décor est, qu'on le veuille ou non, que cette pente naturelle renforce ou acte la distance pour ne pas dire la fracture, entre le club et son environnement.

C'est peut être le prix à payer pour sa pérennité, à court ou moyen terme, mais il ouvre une question de fond qui engage l'avenir.

Si les joueurs sont trop autocentrés, s'ils se glissent trop dans le confort de l'entre soi, ils prennent le risque de jouer devant des tribunes vides. Ils dessineront un autre paysage du football même si le collectif (l'esprit d'équipe) sera toujours un garde fou pour se différencier de l'univers d'une salle de musculation ou de remise en forme.

Question qui n'est pas de pure forme ou de circonstance car elle permet de toucher du doigt la partie immergée de l'iceberg.

C'est Jean Pierre Bessou (Co-Président du Stade Larrazet Garganvillar) qui nous en donne la clé:" ce qui rattache les joueurs d'aujourd'hui à un club, c'est presque exclusivement les copains". Et il ajoute - ce qui ne manquera pas de faire débat:" le football spectacle abîme les joueurs qui ont du mal à revenir sur terre, au contact de la rude réalité des petits clubs ".

- La nouvelle donne des ententes

Une nouvelle donne, celle des ententes, s'invite en plein cœur de notre réflexion sur l'identité des clubs et des villages. Il ne saurait être question de la contourner. Pour la simple raison qu'elle bouscule le paysage du football mais aussi parce que l'on peut en tirer un sens bien moins linéaire et bien plus contrasté qu'on ne le dit souvent.

Dans la palette des " ententes ", on en relève, pour l'essentiel, deux formes qui ont la même finalité mais sont de nature sensiblement différentes :

- Celles qui occasionnent un changement de statut et une mise en commun de tous les acteurs et forces vives des clubs : c'est un mariage ou plus une fusion qui débouche sur une nouvelle entité comme le Stade Larrazet Garganvillar.

Dans le même ordre d'idées, mais dans une configuration plus ample, c'est l'émergence des écoles de football autonomes - mais non déconnectées du tissu des clubs - sur un espace à l'amplitude généralement plus large . Celles de " Garonne Gascogne" (canton de Verdun sur Garonne) , des " Terrasses du Tarn" ou des " Deux Rives" en sont de bons exemples . Les clubs externalisent et mutualisent tout à la fois la formation et la pratique du football pour les jeunes.

- Celles qui sont beaucoup plus plastiques, ciblées et parfois temporaires que l'on pourrait qualifier de " coopérations renforcées". Elles permettent de réunir les effectifs et les efforts pour une ou plusieurs catégories de jeunes ou de seniors entre clubs voisins qui gardent leur autonomie. Elles peuvent en rester au stade d'une " union libre " mais déboucher à terme sur un mariage.

Comme souvent, il y a le discours et la réalité, qui ne sont pas toujours simples à démêler pour l'observateur qui n'est pas dans la marmite.

Une analyse sociologique auprès des acteurs de terrain nous en apprendrait beaucoup plus sur un mouvement d'une grande amplitude mais dont on ne peut tirer tous les enseignements car il est, somme toute, récent et surtout en pleine évolution.

Pointons toutefois, avec toutes les réserves d'usage, quelques lignes de force et quelques enseignements :

- C'est un rapprochement choisi d'en-bas et non imposé d'en haut comme pour le pilotage actuel des intercommunalités. On

décide de mutualiser les forces plus par réalisme que par enthousiasme. C'est toujours un dilemme voire un crève-cœur de tourner la page d'une longue histoire propre à son club et à son village.

C'est au départ beaucoup plus un mariage de raison que d'amour. Il est dicté par la volonté de pérenniser, dans les écoles de football, la pratique du football pour chaque catégorie de jeunes.

Personne ne voit cette évolution comme une panacée:" Les ententes ne sont pas un remède miracle. Ce n'est pas en additionnant les faiblesses que l'on devient fort " prévient Julien Galey.

- Les conditions de leur réussite sont multiples et relèvent de l'infiniment subtil.

D'abord la proximité géographique, sans quoi le remède peut s'avérer pire que le mal, car on renforce les distances et les obstacles du lien. Le périmètre des ententes doit rester à taille humaine, à portée de main sans quoi tout se dilue dans une " usine à gaz" . Comme dans une fuite en avant qui déplace et évacue les problèmes sans les résoudre.

Ensuite la qualité des hommes et le respect de tous les équilibres. Il faut jouer cartes sur table, veiller à la complémentarité, ne pas jouer au chat et à la souris. Chacun des partenaires doit y trouver son compte et son bonheur. On apprend à se connaître, à dépasser les antagonismes ou les incompréhensions. A partager les codes et les savoirs faire de chacun et en construire d'autres dans une nouvelle configuration.

C'est pourquoi le respect de l'être au monde de chaque village est la condition première de la réussite et de la sérénité des ententes.

- Par un étrange paradoxe, les rapprochements réactivent et épousent toutes les altérités et aspérités géographiques, historiques et culturelles. On doit composer à chaque instant avec les attentes des uns et des autres. Faire les matchs à Larrazet ou à Garganvillar, à Dunes ou à Donzac, ce n'est pas tout à fait la même chose. Et j'ai la conviction que cela ne relève en rien de " querelles de clocher" mais d'un désir d'équité bien compris et bienfaisant.

Dans bien des cas, le passé sédimenté fait que le rapprochement entre deux villages n'est même pas envisagé. Il arrive qu'il ne soit désiré que d'un seul côté ou que l'un des partenaires se dérobe au dernier moment. On peut se prendre les pieds dans le tapis sur des détails ou des maladresses. Comme dans un couple, on se connaît et on ne s'éprouve réellement que sur la durée.

L'appellation n'est pas insurmontable mais elle est une difficulté et parfois un crève--cœur. Elle enregistre l'antériorité tout autant que l'équilibre des forces. Le choix de Savenès-Verdun et non Verdun-Savenès ne doit rien au hasard

Les appellations impersonnelles (FC Confluences, Vignoble 81, etc) ont pour effet de balayer la visibilité et l'empreinte de clubs historiques sur la carte du football .

En somme, des identités et des constructions en marche qui ne reposent pas, comme on le suppose trop souvent de manière mécanique, sur la seule arithmétique ou la logistique, mais bien sur l'histoire et la volonté d'avenir des hommes.

Les clés de l'avenir

Cette mise en perspective de l'évolution du paysage du football des villages et tout autant de son arrière-plan est portée par un double objectif : faire la part des choses entre la réalité et ce que l'on en dit, favoriser la réflexion collective pour esquisser les clés et les réponses de l'avenir.

Au terme de ce développement, venons en donc à quelques données et hypothèses que chacun pourra enrichir, contredire ou faire son miel.

- L'équipe et le club

Une équipe et un club ont bien entendu partie liée. La bonne santé de l'une rebondit sur celle de l'autre et inversement. Mais la nature de ce qui les fonde ne répond pas exactement aux mêmes critères.

On construit une équipe, celle de Didier Deschamps ou celle d'un village d'hier et d'aujourd'hui, avec les mêmes ingrédients et les mêmes vertus. Celles de la solidarité et de l'enthousiasme, la qualité des joueurs n'étant pas en reste.

Et même avec un écouteur sur la tête avant le match ou des selfies à profusion, un joueur reste un joueur. Fondamentalement le même joueur, ce qui fonde et anime une équipe est quasiment intemporel. Tout change dans les formes, presque rien dans le fond malgré ce que l'on dit.

Au point que les éducateurs qui avancent en âge - mais n'ont pas perdu le contact avec les jeunes - sont comme des poissons dans l'eau au milieu d'eux. Rien ou presque ne les surprend.

Et c'est peut être Laurent Vidal (actuel co-entraîneur du Cazes Olympique) qui dit le mieux l'être profond et intangible d'une équipe:" Les joueurs ont envie de vivre des émotions collectives fortes. C'est ce qu'ils trouvent à Cazes ". Tout est dit ou presque.

Il n'est pas sur, en revanche, que l'on retrouve la même linéarité et la même facilité,pour faire vivre un club à travers le temps.

Certes tout repose, aujourd'hui comme hier, sur le bénévolat, l'altruisme, le sens fédérateur, le charisme, la persévérance des dirigeants et éducateurs.

Mais deux données majeures me semblent avoir métamorphosé la configuration d'un club et le lien avec son environnement.

- Un club de 2019 avec 100 ou 150 licenciés et toute la palette des joueurs, des débutants de l'école de football aux seniors, n'a rien à voir avec celui des années 50 composé de seulement une ou deux équipes seniors. C'est le jour et la nuit. Avec une démultiplication de l'encadrement, des matchs, des budgets, des contraintes. Les dirigeants sont authentiquement des bénévoles professionnels du premier au dernier jour de l'année.

- L'arrière plan s'est métamorphosé et les clubs comme les communes sont entrés dans l'oeil du cyclone des forces centrifuges. L'atomisation des liens et la spirale des déconnexions sont une redoutable force de dissolution et de découragement. Au risque de restreindre le club autour du seul cercle des acteurs et de leurs proches. Au risque de se résoudre à l'entre soi et l'isolement, voire de faire son deuil du lien avec les habitants de la commune et jouer devant des tribunes vides .

Comment lire ces métamorphoses ? Quelle est leur véritable nature ? Quels sont les leviers pour y répondre ?

- " On touche toujours le sol quelque part "

On a beau être au cœur de l'âge du numérique et de la volatilité, cette formule de Félix Castan nous ramène à la réalité de toute action.

Les cartes de l'identité - et du football - sont fortement rebattues mais pas au point de s'y perdre.

Et d'ailleurs personne ne s'y trompe. Quand on parle aujourd'hui de rugby ou de football de clocher, on signifie clairement : qui est en lien avec son environnement.

En la matière, le club qui semble cocher toutes les cases ou presque est celui du Mas Grenier. La surface de contact avec le village est profonde et travaillée activement.

Le club arrive à organiser chaque année un méchoui réunissant 200 convives sur la place du village. Ce n'est pas donné à tout le monde mais il faut dire que Bernard Labroue a été longtemps le Président du comité des fêtes du village. Rien n'est dû au hasard et les effets ne s'arrêtent pas là.

On a pu le mesurer , lors de la finale victorieuse de la Coupe du Tarn et Garonne contre Caussade, en Juin 2018. Sur le terrain, les forces étaient très équilibrées et l'issue du match n'a tenu qu'à un fil. Dans les tribunes, tout le village et alentours poussait derrière l'équipe . Ce soir-là, le Mas Grenier a démontré qu'il avait probablement le meilleur public du Tarn et Garonne.

Et même si l'école de football est en quelque sorte externalisée à l'Entente Garonne Gascogne, le club est sur une bonne voie. L'AS Maséenne d'aujourd'hui - le portable, le Sms et un peu de péri urbain en plus - a bien des similitudes avec l'Etoile de Savenès ou la JS Meauzacaise d'autrefois.

Ce d'autant qu'il est, comme bien des clubs, un foyer d'humanité et une école de la vie:" ce que j'apprécie au Mas Grenier est l'esprit de solidarité. Le jeune qui n'a pas 5 euros y est accueilli" nous dit Joël

Pochat (ancien joueur et entraîneur du club).

Un club est aujourd'hui une constellation d'étoiles filantes qui gravitent autour d'orbites multiples qu'il faut faire converger autour d'un but commun. Tout son équilibre est entre les mains des médiateurs et des médiations.

C'est ce travail de l'ombre qui fait un club : collecter les publicités , réaliser et diffuser les calendriers, organiser des lotos ou des fêtes, s'accorder avec la mairie pour arroser et tondre le terrain, communiquer avec les joueurs par Sms tout au long de la saison, etc.

De quoi ne plus savoir ou donner de la tête.

Et même les interfaces qui paraissent aller de soi, vu de loin, sont à la fois pleines d'aspérités et décisives quand on les côtoie de près.

C'est ainsi que les jeunes de l'école de football peuvent décrocher comme en témoigne Eric Samara (Président de la JS Meauzacaise):"L'école de football des Terrasses du Tarn fonctionne bien jusqu'à l'âge de 15 ans, mais ensuite on récupère très peu de joueurs en seniors ". Julien Galey (Président du FC Brulhois) ne dit rien d'autre : " nous veillons à créer des liens entre l'école de football et les seniors afin que les jeunes puissent se projeter comme de futurs titulaires chez les grands ".

Tout se cultive et se transmet. Personne ne le dit mieux que Vincent Lafage qui nous livre une clé fondamentale et intemporelle de la culture d'un club:" quand Meauzac jouait des grands matchs de coupe, on faisait rentrer quelques jeunes du club - ramasseurs de balle - dans les vestiaires pour qu'ils s'imprègnent de l'ambiance, de l'esprit de la gagne".

Mais une autre grande difficulté structurelle qui affecte en profondeur tous les clubs vient compliquer la donne. Le club qui est lui même dans le vertige de la volatilité, doit trouver de nouvelles marques dans un environnement communal ou territorial dont les plaques tectoniques du lien se fracturent de manière concomitante.

Si l'on ne répond pas à cette dérive des continents, c'est la double peine qui se généralise : les joueurs se recroquevillent dans l'entre soi et l'indifférence des habitants devient la norme pour ne pas dire une seconde nature.

Cela suppose de réfléchir le nouveau logiciel de l'arrimage du club à son village.

Nul n'a mieux dit cet entre deux et ce défi immense que Jean Pierre Lebrun (psychanalyste belge, invité des Journées de Larrazet sur la famille en 2012) : " ce monde qui n'arrive plus à faire lien social - ou alors faudrait-il dire - qui n'arrive pas encore à se-refaire autrement qu'hier lien social".

.

Véritable vertige qui tend la corde des paradoxes à leur point de rupture : **le football des villages, de par l'amplitude du brassage de licenciés, est tout à la fois l'activité qui est le plus dans l'oeil du cyclone de l'atomisation des liens et celle**

qui en génère le plus.

Voilà l'équation toute nouvelle qui constitue une véritable révolution copernicienne et qui ne peut rester sans réponse.

Et qui passe d'abord par une nouvelle grille de lecture de ce nouvel âge de l'identité collective au risque de répondre à côté voire pas du tout.

C'est pourquoi le travail du lien (qui pourrait se lire comme la version nouvelle de l'esprit de clocher) est la boussole et la clé de l'avenir car on touche toujours le sol quelque part .

Le débat est ouvert.....

Alain DAZIRON (mars 2019)